

Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 109 (1928)

Artikel: Discours d'ouverture du président annuel

Autor: Amann, J.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-90360>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Discours d'ouverture du président annuel

par

J. AMANN (Lausanne).

Mesdames, Messieurs, chers collègues,

Au nom des autorités cantonales et municipales, au nom de la population lausannoise, j'ai l'honneur de vous souhaiter une cordiale bienvenue.

L'usage impose au président annuel d'ouvrir la session de notre Société par un discours au sujet duquel il lui est laissé, d'ailleurs, pleine liberté.

Il me paraît indiqué, à cette occasion, de jeter tout d'abord un regard sur le passé, et d'évoquer brièvement le souvenir des sessions précédentes, tenues dans notre ville par la Société Helvétique des Sciences Naturelles.

Le mythe d'Antée reprenant une nouvelle vigueur au contact avec le sol, peut être, en effet, transposé dans le temps: c'est dans le passé, surtout, que nous trouvons des exemples et des modèles propres à stimuler notre volonté de vivre et notre courage au travail.

C'est pour la huitième fois que la Société Helvétique se réunit dans la capitale vaudoise.

La « Gazette de Lausanne », sous la rubrique « Il y a cent ans » rappelait dernièrement que, du 28 au 30 juillet 1828, la Société Helvétique des Sciences Naturelles était réunie à Lausanne; elle donnait le programme de cette réunion. Quelques lignes plus bas, sous la même rubrique, nous trouvons un résumé des comptes de la Caisse fédérale soumis à la Diète, dans sa séance du 17 juillet, comptes qui présentent, à la fin du premier semestre 1828 un solde actif de 12,079 francs. Dans les dépenses, nous voyons figurer: pour les Commissaires fédéraux 7877 francs, les frais de correspondance 964 francs et 10 rappen, les frais d'impression 1091 francs, etc.

Si le programme de la réunion de la Société Helvétique, en 1828, ne diffère pas essentiellement de celui de cette année, ces

chiffres, mis en regard de ceux correspondants pour l'année 1928, nous fournissent une mesure astronomique du chemin parcouru. On ne peut s'empêcher de penser que les participants à la session de 1828 eussent été fort étonnés s'ils eussent pu comparer le budget de notre Société, pour l'année présente, avec celui de la Confédération en 1828.

Qu'en sera-t-il dans cent ans d'ici ?

Il est à désirer que, dans ce domaine aussi, la courbe du progrès devienne asymptotique !

Si, après être remontés à ces temps qui nous paraissent quasi fabuleux, quoiqu'ils soient en réalité bien près de nous, passant sous silence, faute de temps, les sessions ultérieures tenues à Lausanne, nous nous reportons à la dernière, il y a 19 ans, nous avons la satisfaction de constater que quelques-unes des graines semées, en 1909, dans notre champ d'activité, ont donné des arbres dont nous pouvons, à bon droit, être fiers. C'est lors de cette 92^e session annuelle que la Société Helvétique prit la décision importante d'entreprendre l'impression des œuvres complètes d'Euler. Cette tâche considérable n'a pu être accomplie en entier, vu les événements politiques ; mais elle est, aujourd'hui, très avancée et en bonne voie d'exécution.

Ce fut aussi à cette assemblée de 1909 que le président de la Commission pour la protection de la nature, D^r Paul Sarasin, fit l'exposé des démarches qui devaient aboutir, pour la suite, à la réalisation de cette œuvre à la fois scientifique et patriotique qu'est le Parc national suisse.

A la même session fut institué notre Sénat, organe destiné à faciliter notablement la marche de notre Société.

Nous avons le privilège et le plaisir de saluer aujourd'hui la présence au milieu de nous de M. le professeur Henri Blanc, qui présida avec distinction cette session lausannoise de 1909, qui a laissé tant d'excellents souvenirs.

* * *

Un regard sur la liste des participants à cette 92^e session, nous montre que, conformément aux lois inéluctables de la statistique, le temps a creusé dans nos rangs bien des vides. Il me paraît convenable de rappeler ici le nom de quelques-uns de nos collègues disparus : la liste en est longue : elle nous donne, elle

aussi, une mesure du chemin parcouru. Je dois me borner à mentionner les noms de ceux de notre pays vaudois. Par leur travail scientifique et les qualités éminentes de leur caractère, beaucoup d'entr'eux ont laissé, dans notre Société, un souvenir vivant et très sympathique. Quelques-uns figurent sur le tableau des membres bienfaiteurs de la Société Helvétique ou de la Société vaudoise des Sciences Naturelles.

Alexandre Agassiz, zoologiste.

Professeur *Amstein*, mathématicien.

William Barbey, botaniste.

Samuel Bieler, zoologiste et agronome.

Christian Buhner, météorologue.

Emile Burnat, botaniste.

Henri Brunner, chimiste.

François Corboz, botaniste.

Félix Cornu, chimiste et physicien.

Denys Cruchet, botaniste.

Charles Dufour, astronome.

Henri Dufour, physicien.

Marc Dufour, ophtalmologiste.

Constant Dutoit, physicien.

François-Alphonse Forel, limnologue et glaciologue.

Henri Jaccard, botaniste.

Colonel Lochmann, topographe.

Gustave Rey, chimiste.

Alexandre Schenk, anthropologiste.

Henri Sigg, minéralogiste.

Paul-Louis Vionnet, naturaliste et historien.

A cette liste, trop longue, hélas! quoiqu'incomplète, nous devons ajouter le nom d'un de nos collègues du Comité annuel de cette année: le D^r *Paul Tonduz*, chimiste à la Station fédérale d'essais viticoles qui, brusquement, nous a été enlevé en pleine activité. Nous déplorons la perte de cet excellent collègue qui s'est donné beaucoup de peine pour la préparation de cette session.

En relation avec ce rappel du passé, permettez-moi quelques considérations d'ordre général, qui me sont inspirées par la comparaison de la vie scientifique actuelle avec ce qu'elle fut autrefois.

Il y aura bientôt deux siècles qu'un poète éminent, dont les études de médecine n'avaient pas atrophié le génie, pressentit une

vérité scientifique fondamentale qu'il a exprimée par ces vers de son poème « Cassandra » :

Nur der Irrtum ist das Leben
Und das Wissen ist der Tod,

aphorisme que nous interprétons aujourd'hui dans ce sens que c'est la recherche de la vérité plutôt que sa possession qui importe pour notre vie scientifique.

Il ne paraît pas improbable que, transposé dans le domaine d'une science de demain, qui se nommera peut-être la « psychochimie », cet aphorisme, quelque peu paradoxal de Schiller, que « l'erreur seule est la vie », sera compris sous cette forme que, comme la vie tout court est liée à l'état colloïdal de la matière, notre vie scientifique dépend de l'état colloïdal de nos connaissances !

Il est fort heureux, dans ces conditions, que, grâce à la progression continue de la science, nous ne puissions considérer aucune vérité comme étant définitivement acquise, cristallisée dans une forme définitive et immuable.

Je me plais à constater qu'une théorie qui, sous le nom de « relativité généralisée », a fait quelque bruit dans le monde, et qui paraît éminemment propre à maintenir la connaissance scientifique à cet état colloïdal nécessaire pour la vie, est due à l'un des savants reçus comme membre de notre Société, lors de la session de Lausanne, en 1909.

* * *

Après ce regard sur le passé, je veux maintenant, pour me conformer à l'usage établi, vous dire quelques mots de la petite spécialité scientifique que j'étudie, et qui me vaut l'honneur de vous parler aujourd'hui : la bryologie, ou étude des mousses, rameau de la cryptogamie, branche, elle-même, de la science aimable la botanique.

Dans ce domaine aussi, de grands changements sont intervenus en ce qui concerne les méthodes de travail.

Les « Actes » de la 14^e Réunion annuelle de la Société Helvétique, en 1828, contiennent une notice nécrologique, lue par le Doyen Philippe Bridel, l'un des membres fondateurs de notre Société, relative à son frère, le poète et botaniste bryologue Samuel-Elisée Bridel, mort au début de la même année. C'est l'un des représen-

tants actuels de cette famille lausannoise, où la culture des choses de l'esprit fut toujours en honneur, qui m'a rendu attentif à cela, en me remettant la copie photographique d'un portrait de son arrière-grand-oncle, pour la Société des Sciences Naturelles, à l'occasion de sa nouvelle session à Lausanne.

Depuis l'époque (1826—1827) où Bridel-Brideri publia sa *Bryologia universa*, l'un des ouvrages fondamentaux de la bryologie, jusqu'à nos jours, l'étude des mousses, comme celle des végétaux, en général, a été presque exclusivement descriptive et floristique; c'est-à-dire qu'elle a porté sur leurs caractères morphologiques, en vue de les classer et de déterminer, pour chaque espèce, l'aire géographique de répansion.

Aujourd'hui, nous nous trouvons en face d'une nouvelle manière de comprendre cette étude, qui doit être entreprise en considérant les plantes non plus comme des momies desséchées, conservées dans les herbiers, mais comme des êtres vivants, qu'il importe d'étudier dans la nature, en relation avec les conditions biologiques du climat, du sol, de la concurrence vitale, dans lesquelles elles vivent.

C'est ce que, par ma *Bryogéographie de la Suisse*, imprimée par les soins de notre Commission cryptogamique, et qui sort de presse, j'ai tenté de faire pour les mousses de notre pays: premier essai très modeste et bien imparfait.

Cette orientation moderne des études botaniques qui, de systématiques, deviennent biologiques, ne constitue pas précisément une nouveauté: elle représente plutôt une extension du travail entrepris par nos prédécesseurs, et une utilisation synthétique du matériel d'observation d'ordre biologique qu'ils ont amassé et que nous avons à compléter. Dans le domaine des sciences naturelles, comme dans celui de l'histoire, « il faut des années d'analyse pour un jour de synthèse ».

Cette étude biologique des végétaux développe considérablement le champ d'action du botaniste. Par la nécessité où il se trouve de déterminer les conditions de température, d'éclairage, d'humidité, etc., auxquelles les plantes sont adaptées, les propriétés chimiques et physiques des terrains sur lesquels elles vivent, de rechercher les origines et les causes de la répartition des espèces dans l'espace et dans le temps, le botaniste biologiste est maintenu en contact continu avec les autres disciplines des sciences natu-

relles : physique, chimie, météorologie, géologie, etc. Ces études sont propres à faire de lui, non plus un spécialiste à la vue bornée, qui se perd dans l'infini des détails de sa spécialité, mais un naturaliste digne de ce nom, capable de vues générales et philosophiques, qui s'intéresse au développement et au progrès des sciences naturelles dans tous les domaines.

Ceci apparaît comme un avantage considérable.

On a souvent déploré la spécialisation à outrance qu'entraîne le développement rapide de la science moderne ; spécialisation qui fait que, pour la même science, les représentants des différentes spécialités perdent le contact et deviennent de plus en plus étrangers les uns aux autres. Ces inconvénients sont vivement ressentis dans nos sociétés cantonales, dont le but est précisément de maintenir le contact nécessaire entre les naturalistes cultivant des branches diverses des sciences naturelles.

Cette spécialisation va si loin qu'elle se poursuit à l'intérieur de chaque spécialité ; si bien que la science moderne tend toujours plus à ressembler à ce jouet russe consistant en un boyard creux, de bois peint, qui contient un boyard plus petit, renfermant un boyard plus petit encore . . . et ainsi de suite jusqu'à un boyard quasi microscopique . . . qui est le dernier des boyards !

En ce qui concerne les sciences biologiques, je crois que la tendance actuelle qui met en évidence la nécessité d'étudier les êtres vivants en relation avec les conditions écologiques dans lesquelles ils vivent, en tenant compte des réactions que leur organisme présente aux variations de ces conditions, est propre à atténuer, dans une certaine mesure, les inconvénients de cette spécialisation à outrance, en élargissant le champ d'étude du spécialiste.

Il est inévitable que cet élargissement, qui comporte un développement correspondant des connaissances et des aptitudes du naturaliste, entraîne avec lui une certaine superficialité : la capacité du cerveau humain est limitée : on ne peut être à la fois, et d'une manière un peu complète, botaniste, physicien, chimiste, géologue, etc. : l'universalité des connaissances devient de plus en plus impossible.

Il faut en prendre son parti et accepter cette superficialité comme un mal nécessaire, qu'il est du devoir de chacun de réduire dans la mesure du possible.

Les Anglais définissent le vrai savant, en disant que « c'est

celui qui connaît tout d'une certaine chose, et qui sait quelque chose de toutes choses ». La seconde condition est, et sera toujours, plus facile à réaliser que la première.

Mesdames, Messieurs, les minutes m'étant comptées, me voici arrivé au point final de mon discours.

Puisse notre réunion atteindre dans une large mesure le but qu'avant tout, elle doit se proposer: le rapprochement des représentants des différentes branches des sciences naturelles et leur communion dans le même idéal, la recherche désintéressée de la vérité scientifique, toujours en marche, toujours en formation.

C'est dans cet espoir que je déclare ouverte la 109^e session de la Société Helvétique des Sciences Naturelles.